

Une jetée portant le phare à son extrémité protège une petite darse où s'abritent les barques de pêche à l'entrée du port. Des remorqueurs y relâchent aussi. Un bref coup de sirène annonce qu'une unité s'engage dans la passe et une fois à l'intérieur de la darse, chaque nouveau venu vire sur son ancre avec un grand remous d'hélices avant d'accoster par l'arrière, tandis que les hommes de la capitainerie, de service sur le quai, attrapent les amarres.

J'arrivai tôt le matin. À l'heure où les chalutiers déchargeaient leurs prises. On hissait sur le quai de grands paniers ruisselants, remplis jusqu'au bord de toutes sortes de créatures qui sentaient la mer et qui en avaient les couleurs luisantes au soleil. La criée des poissonnières, le halètement bref des diesels, les cris de mouettes voraces et le murmure de la foule composaient sans répit des harmonies insolites que cette vie chantait à plein ciel.

J'étais depuis six mois à la recherche d'un havre. L'endroit me plut. Je me dirigeai vers une construction adossée aux ruines d'un fort. Édifiée à partir de

bâtiments plus anciens, elle se pliait à leur structure capricieuse. Des étais massifs soutenaient la façade. Je franchis la porte cochère et entrai.

Une jeune femme s'approchait du lavoir qui occupait le centre de la cour. Elle posa son panier de linge sur la margelle et releva ses cheveux noirs dans son fichu en me suivant des yeux. Son beau regard et sa nuque blanche m'invitaient à l'aborder, mais elle s'était mise à battre le linge en s'assurant de faire bailler l'échancrure de sa blouse.

Des employés d'un marchand de vin firent rouler des barriques sur les dalles et la cour retentit d'un grondement sourd. Deux femmes s'interpellèrent d'une fenêtre à l'autre en suspendant du linge à sécher. Des gamins jouaient autour du lavoir.

J'eus l'impression qu'en dépit du sourire invitant de la fille, il s'agissait d'un monde impénétrable. Un vieil homme franchit alors la porte cochère et s'assit sur un banc de pierre au pied de l'escalier qui montait à l'étage. Les gamins crièrent: «Jonas! Jonas!» et tournèrent autour de lui avant de disparaître par le porche. Je m'assis à l'autre bout du banc de pierre. Le vieux ne broncha pas. Un ébéniste travaillait dans la cour. On entendait le frottement régulier du rabot. C'était un des premiers matins chauds de printemps. L'humidité suintait des pierres, qui exhalaient une

odeur fraîche, un peu crue. Nous sommes restés quelque temps silencieux.

— Pourquoi traînes-tu là ? s'exclama subitement le vieux, presque agressif. Ils disent tous que je sens mauvais.

— Moi, je vois une barbe blanche et des yeux propres.

Il se mit à rire d'un rire étonnamment jeune.

Quelques barques étaient amarrées au pied d'une échelle de fer devant la bâtisse. On était encore au temps où l'on ramait debout, face à l'étrave, les poignets croisés, avec un balancement lent du corps, en voutant les épaules au moment de sortir les rames de l'eau, qui s'ouvrait sans bruit.

Chaque matin, Jonas faisait le tour des bassins et repêchait dans un filet les détritiques qui flottaient le long des quais. Sa barque contenait un grand panier où il vidait ce qu'il avait écumé : algues ou fruits pourris, marinés dans les taches d'huile, poissons morts, boîtes de conserve et pneus crevés. Parfois, les prises valaient mieux : une bouteille intacte, une planche neuve, une veste, un béret. Jonas les retirait délicatement du filet et les secouait pour en dégager les ordures. Il se penchait par-dessus bord, les rinçait et

les plaçait derrière lui. Lorsqu'il avait assez d'objets, il les écoulait chez les brocanteurs ou les fripiers. Un certain mystère entourait cet aspect de ses activités. On disait à mots couverts qu'il n'était pas aussi démuné qu'il en avait l'air. On disait aussi qu'il avait plus de cent ans et que la mort l'avait oublié.

Vrai ou faux, Jonas faisait un sale métier. Quand la mer est mauvaise, un vilain ressac tourmente les petites embarcations. Les amarres mollissent, se tendent, grincent. Jonas devait avoir les jarrets solides pour manœuvrer son filet, debout dans sa barque, qui menaçait de chavirer ou qui dérivait sous les étraves prêtes à l'écraser parmi des débris de toutes sortes, poussés par le vent au fond des bassins.

Le soir venu, les hommes jouaient aux cartes sous le portique. Chaque dimanche, ils allaient au bout du môle pêcher à la ligne. Le marchand de vin et le patron des remorqueurs arboraient des cannes télescopiques avec moulinet à deux vitesses. Les bavards accrochaient des grelots à leur ligne pour être libres d'aller aux ragots. Ils renouvelaient leurs appâts de temps à autre et, pour les relancer à l'eau, se plantaient bien droit, balançant les hameçons et brusquement, d'un grand mouvement de fouet, les pro-

jetaient vers la mer tandis que le fil se déroulait avec un bourdonnement de gros insecte. Jonas était là, se contentant d'observer les autres, assis au pied du phare, les mains gercées déployées au soleil.

Un matin, on le trouva mort sous l'escalier, recroquevillé dans son coin comme d'habitude. Il avait dû s'éteindre durant la nuit sans même s'en apercevoir.

Jonas n'avait jamais pris grand place dans la vie des autres. L'oubli où il allait tomber après sa mort n'était guère différent de celui où on l'avait laissé de son vivant. Pendant quelques jours on dit : « C'est curieux, vieux comme il était, on ne s'attendait pas à le voir partir. »

La disparition de Jonas me prit au dépourvu comme si elle n'était pas dans l'ordre des choses. La ferveur, la limpidité de regard du vieillard semblaient abstraites du temps. Je sentais qu'au cours de sa longue vie, il avait dû connaître des expériences dignes d'être transmises. Je tentais d'entendre en moi cette voix qui s'était tue.

Je revoyais le corps rigide, pelotonné sur lui-même, que l'ébéniste et quelques autres avaient eu du mal à déployer pour lui donner la position qui convient aux gisants. Je me rappelais les dents rongées, les lèvres trop courtes pour les couvrir, les

mains veineuses, la pipe éculée qu'on avait trouvée sur le rebord d'une fenêtre et déposée sur sa poitrine avant de clouer le couvercle du cercueil.

Je m'assoyais sur le banc où j'étais souvent venu le retrouver. Dans sa barque, je refermais les mains sur la poignée des rames dont les paumes du vieil homme avaient poli le grain. J'allais au bout du môle comme avant voir tomber le jour ou se lever la lune, refaisant d'instinct les gestes qui m'avaient pacifié.

L'été passa puis l'automne, jusqu'au jour où mon filet repêcha un rat mort. C'était loin d'être le premier, mais ce rat était particulièrement gros et des entrailles pendaient de son ventre ouvert. Quelques jours plus tard, le filet remonta deux rats morts. Ils étaient plus petits et leur ventre, quoique gonflé, n'était pas ouvert. Quelques jours après, je découvris un rat mort dans une des poubelles.

Depuis toujours, les rats constituent l'escorte discrète de l'humanité. Nous vivons de jour en surface. Eux, de nuit sous terre. Nous les oublions la plupart du temps, tout en assurant leur prolifération par l'abondance de nos déchets.

Peu à peu se répandit la nouvelle que des rats sortaient de leurs trous et mouraient. On s'en serait

peut-être alarmé, comme de la mort de certains voisins dont l'état de santé ne laissait rien prévoir, si un autre événement n'avait pas agité la ville.

Des marins à bord de remorqueurs et de barques de pêche rentrant au port avaient rapporté qu'un voilier d'une taille inusitée croisait au large. Avec lui, un navire escorte, équipé d'un hélicoptère, d'embarcations rapides, d'un petit sous-marin, de divers véhicules en mesure d'assurer le ravitaillement et le soutien technique pour des expéditions au long cours dans des coins reculés du monde. Les deux navires mirent le cap sur le port et, dès que leur approche fut signalée, on ne compta plus ceux que la curiosité pressait jusqu'au bout du môle.

Le voilier, un trois-mâts barque, avait une coque noire agrémentée de motifs à la feuille d'or. Les aciers de l'accastillage aveuglaient par leur éclat sous le soleil de midi. Ce qu'on supposait être le nom du bateau était inscrit de chaque bord, près de l'étrave, en caractères également dorés, dans un alphabet inconnu. Les deux navires n'arboraient aucun pavillon. À mesure qu'ils approchaient, on distinguait les membres d'équipage, marins et officiers, vêtus de noir, galonnés d'or.

Le capitaine du port avait jugé bon d'interdire aux curieux l'accès du quai où allaient s'amarrer les deux

navires. Tenus à distance par les barrières, les connaisseurs purent apprécier les manœuvres d'accostage exécutées avec une précision de métronome sans qu'un seul commandement ne soit donné.

Le mystère entourant les deux navires persista. Ni leurs passagers, s'il y en avait, ni les membres de leur équipage ne descendaient à terre. Le capitaine du port aurait sans doute apporté des clarifications, lui qui avait autorisé leur escale, mais il mourut d'une mort subite. Son remplaçant s'attendait à recevoir des demandes de ravitaillement de la part des deux navires. Il n'en reçut aucune et, en l'absence de communication avec les gens du bord, il jugea bon de maintenir les barrières interdisant l'accès au quai où ils étaient amarrés.

Un soir, alors que je venais à peine d'entrer dans la cour après ma journée de travail, je sentis qu'on me suivait. Un colosse au chandail noir, arborant les mêmes caractères que ceux inscrits sur les navires, entra derrière moi dans la cour. Il me dit dans un français impeccable :

— On vous attend à bord du trois-mâts. Veuillez me suivre.

— Pourrais-je savoir qui m'invite ?

— J'ai pour seule mission de vous escorter à bord. Je n'en tirerai rien de plus. Il m'accompagna jusqu'au



trois-mâts et me fit monter sur le pont, qui était désert. Il se dirigea vers la descente. Je le suivis dans le carré où personne ne m'attendait. Au bout d'un quart d'heure, une voix de femme dit :

— J'étais venue chercher Jonas...

La femme qui sortit de la pénombre était d'une beauté irresistible. En me voyant, elle me dit :

— Tu es un bel homme. Tu peux me suivre. Les beaux hommes aiment mes baisers.

Que serait-il arrivé si j'avais exprimé le désir de retourner à terre ? Je ne le saurai jamais. L'esprit d'aventure m'en détourna et je suivis comme un somnambule cette femme d'une rare beauté. Nous ne restâmes pas à bord. L'hélicoptère du navire ravitailleur nous déposa dans un coin sauvage de la côte au fond de calanques isolées n'appartenant qu'aux oiseaux de mer qui se posaient dans les anfractuosités de la falaise. Des fleurs sauvages perchaient sur des saillies de rochers et livraient à la brise une gamme infinie d'odeurs.

Pendant ce temps, la peste, qui s'était d'abord satisfaite des rats, décimait les habitants de la ville. Enfin conscients du péril, ceux-ci se mirent à ramasser les cadavres pour les brûler aux coins des rues. Quand

ils se rendirent compte de la rapidité de la contagion, une folie meurtrière se répandit. Partout, on chassait et tuait les rats agonisants que la peste débusquait des égouts. La fumée et les cendres dégagées par les feux improvisés prenaient à la gorge.

Les autorités sanitaires alertées interdirent ces crémations. Elles mobilisèrent les bennes municipales pour ramasser les rats et les enterrer dans la décharge. Ils étaient si nombreux que le service fut débordé en quelques jours. Les feux reprirent. Pendant quelques semaines, les sirènes des ambulances couvrirent de leurs hurlements les bruits du port. Quand le dispensaire, les trois cliniques et l'hôpital regorgèrent de victimes, les sirènes se turent et les optimistes crurent faussement à un répit, tandis que les ambulances roulaient nuit et jour en silence, chargées des dépouilles qu'elles transportaient aux incinérateurs de la ville.

Alors, la panique s'empara des habitants. On se battait autour des cadavres. On s'emparait de victimes encore vivantes pour les jeter sur les bûchers. On tuait les enfants à coups de machette quand ils avaient le ventre gros et du sang sur les lèvres. On dépouillait les malades pour s'emparer de leurs hardes. Les saccages causés par la terreur rivalisaient avec les deuils multipliés par la peste.

Je vivais avec ma mystérieuse compagne à bord de son navire comme si de rien n'était, mais sans que rien se passât entre nous. Pour une raison mystérieuse, je fuyais ses baisers. Quand son hélicoptère nous déposait sur des plages isolées où elle s'étendait, offerte au soleil, je me demandais ce que pouvait cacher son superbe visage. Elle avait parfois un geste rapide comme si elle cherchait à tâtons un objet près d'elle. Ses doigts couraient sur le sable, le caressaient en y laissant une trace légère et finissaient par s'y enfouir. Ce geste avait-il une portée ? S'agissait-il d'un réflexe sans importance ou fallait-il en craindre le sens ? À peine quelques nuages, des ombres plus courtes, pour nos journées de plage. Le retour des canicules devint oppressant. Le sable brûlait la plante des pieds. La lumière aveuglait. La brise desséchait les lèvres.

En explorant le sommet de la falaise au pied de laquelle se déploie notre plage favorite, je découvris une corniche naturelle située à mi-hauteur. Je me laissai glisser le long de la paroi. La corniche était étroite et jonchée d'herbages grillés par l'été. En m'approchant du bord, j'aperçus ma compagne, assise sur le sable, les bras en croix, regardant droit devant

elle. Un jeune pêcheur, venu du large, y échoua sa barque et se mit à réparer ses agrès. Son ouvrage fini, il sauta sur le sable, mais au lieu de remettre la barque à flot, il se dirigea vers ma compagne. Elle se leva, s'approcha de lui et ensemble, ils nagèrent vers le large.

Quelques jours passèrent et je les aperçus de nouveau du haut de mon observatoire. Elle se trouvait déjà sur la plage lorsque la barque contourna les rochers. Le jeune pêcheur plongea vers le rivage. Elle le rejoignit dans l'eau et tous deux nagèrent en direction de la barque. Ils en firent le tour plusieurs fois, et lui, après y être grimpé à nouveau seul, s'éloigna.

Je ne fis aucune allusion à ce que j'avais vu. Ma compagne continua de fréquenter la même plage et moi, d'escalader la falaise. Quand il paraissait, elle feignait d'être endormie. Il jetait un coup d'œil tout autour pour s'assurer qu'ils étaient seuls, s'approchait à pas de velours et posait la main sur son ventre.

Je me demandais pourquoi ce spectacle pouvait me laisser si indifférent. Quand, à bord de l'hélicoptère de ma compagne, nous volions de retour à son fastueux navire, je cherchais en vain des mots pour exprimer mon désarroi. Je me disais qu'il n'y avait

peut-être pas de réalité dans ce que j'avais vu et que même ce beau corps de femme n'était qu'une apparence.

Au pied de la falaise, une grotte s'ouvre entre les rochers. La mer l'envahit presque entière à marée haute. À l'entrée, de grandes dalles de pierre s'inclinent vers la surface de l'eau.

Un jour, j'y trouvai échouée la barque devenue familière. Comme je m'apprêtais à pénétrer dans la grotte, des voix et des éclats de rire m'arrêtèrent. La lumière du soleil, éblouissante dans l'entrée, m'empêchait de voir à l'intérieur. J'attendis. C'étaient bien la voix et le rire de ma compagne et du jeune pêcheur, mais avec le clapotis de l'eau, je ne pouvais comprendre ce qu'ils se disaient.

Soudain, les voix se turent et chaque minute de silence envahit la voûte comme une marée qui les aurait brusquement surpris et submergés.

Le septième jour, ayant regagné mon observatoire, j'aperçu la barque qui dérivait au large sans personne à bord. D'autres embarcations l'entouraient et l'agitation de leurs occupants me fit penser que le pêcheur avait disparu et qu'ils le cherchaient.

Ma compagne reçut froidement cette information quand je la lui communiquai.

— Ils perdent leur temps.

Je voulus la mettre en présence des lieux mêmes où ils s'étaient accouplés les jours précédents. Elle me suivit à la grotte comme si elle n'y avait jamais mis les pieds. Après nous être avancés sur un rocher qui surplombe la surface de l'eau, je l'invitai à plonger avec moi.

En ouvrant les yeux sous l'eau, je vis qu'elle avait plongé plus profondément que moi et qu'elle ne remontait pas. Je tentai en vain de la rattraper jusqu'à ce que je sois sur le point de suffoquer et que seules des bulles s'élèvent au-dessus de sa tête, tandis que son corps s'enfonçait lentement dans l'abîme.

Malgré les risques, dont la peste n'était pas des moindres, je décidai de retourner au port, que j'atteignis au bord de l'épuisement. Le silence me surprit. Les rues étaient désertes, les feux de la peste éteints. Je me rendis sans croiser personne au porche que j'avais si souvent franchi. Ou la population entière avait péri ou les survivants se terraient, invisibles.

Sous le porche, j'aperçus un marin dont je reconnus aussitôt la taille, le colosse qui m'avait entraîné sur le navire étranger. Je me crus perdu, mais il s'adressa à moi en retirant sa casquette.

— Elle était venue chercher Jonas, mais nous avions aussi une autre mission.

Alors, sous mes yeux, eut lieu un prodigieux phénomène. Mon interlocuteur et les vaisseaux se dissolvaient dans l'espace en particules de plus en plus fines formant un étrange brouillard d'où je crus entendre la voix lointaine de ma sirène.